RÉSIDENCE D'ELISABETH MONTEIRO RODRIGUES

TRADUCTRICE DU PORTUGAIS (AFRIQUE)

FEVRIER ET MARS 2024

Née en 1973, Elisabeth Monteiro Rodrigues vit et travaille à Gaillac. Elle a collaboré à la revue Africultures de 1999 à 2004. Libraire à la Librairie Portugaise & Brésilienne de 2000 à 2015, *Les Anges* de l'autrice portugaise Teolinda Gersão (Autrement, 2003) marque son entrée en traduction. Elle traduit depuis 2005 l'œuvre du grand écrivain mozambicain Mia Couto.

Elle traduit également des auteurs du Portugal - João Ricardo Pedro, Valério Romão, Susana Moreira Marques, d'Angola Manuel Rui - et la poète mozambicaine Noémia de Sousa.

@Sophie Kandaouroff

Elle est lauréate du Grand Prix de Traduction de la ville d'Arles 2018 pour *De la famille* de Valério Romão, aux éditions Chandeigne.

En 2019, elle a bénéficié d'une résidence de traduction à la fondation Jan Michalski pour *Les Sables de L'empereur* de Mia Couto, prix Jan Michalski en 2020.

Elle a récemment traduit *La cour des ombres*, éditions Project-îles, *Le cartographe des absences* éditions Métailié, *Le chasseur d'éléphants invisibles* éditions Chandeigne, de Mia Couto ainsi que *Misericordia* de Lídia Jorge Métailié (Prix Femina étranger 2023).

BIBLIOGRAPHIE

Misericordia, de Lidia Jorge, traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 2023.

Vous n'avez jamais lu un texte comme celui-là !

Une vieille dame enregistre sur un petit magnétophone le journal d'une année de vie en maison de retraite. Sa fille, l'écrivaine Lídia Jorge, retranscrit les textes et leur rend leur force littéraire en suivant les pas de ce personnage extraordinaire qui a gardé une mémoire intacte, une imagination fertile, une curiosité pour les autres et une attention réelle à la beauté du monde, en dialoguant avec la mort comme avec un adversaire légitime.

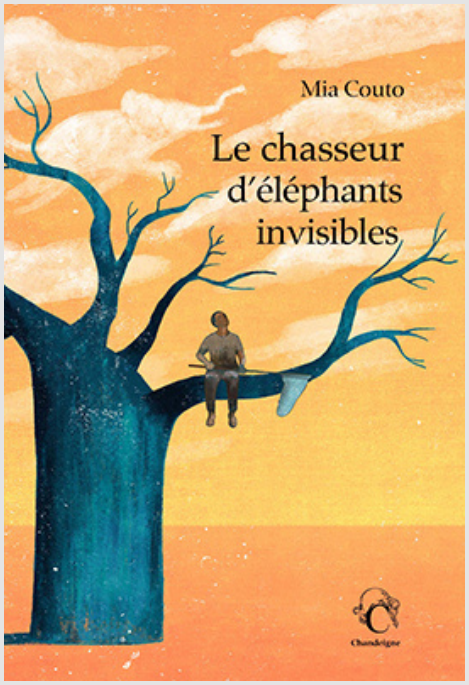
Ce texte constitue un condensé incroyable de force vitale, de dérision, de révolte et de foi dans la vie. Avec des instants mémorables de la relation entre une mère et sa fille. Tout cela transforme ce récit en un témoignage admirable sur la condition humaine.

Misericordia est une véritable prouesse littéraire. Un récit à la fois brutal, ironique et aimable, un mélange de larmes et de rires qu'on n'oublie pas. Il nous montre une femme exceptionnelle portée par l'immortalité de l'espoir.

Ce roman magnifiquement traduit par Élisabeth Monteiro Rodrigues échappe à la dictature du réel grâce à la puissance d'une prose poétique qui par moments prend des accents incantatoires. [...] En osmose avec son personnage, Lídia Jorge déploie une vision de la vie d'une grande générosité, qui laisse, toujours, la place à l'émerveillement."

Le Point

BIBLIOGRAPHIE



Le chasseur d'éléphants invisibles, de Mia Couto, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Chandeigne 2023.

Mia Couto, auteur désormais bien connu du public français, revient au genre de ses débuts, la nouvelle. Des textes courts, espaces de création dans lesquels l'auteur excelle et révèle avec maestria son art de conteur.

Si la toile de fond touche à l'actualité, la plume, elle, est toujours aussi poétique. L'auteur interroge les enjeux des sociétés contemporaines post-coloniales en posant les termes d'un dialogue entre leurs différentes composantes.

Mia Couto, auteur désormais bien connu du public français, revient au genre de ses débuts, la nouvelle. Des textes courts, espaces de création dans lesquels l'auteur excelle et révèle avec maestria son art de conteur.

Si la toile de fond touche à l'actualité, la plume, elle, est toujours aussi poétique. L'auteur interroge les enjeux des sociétés contemporaines post-coloniales en posant les termes d'un dialogue entre leurs différentes composantes.

Mia Couto insuffle dans ses écrits une poésie empreinte de tendresse et de facétie. Toute la sagesse et la fantaisie des contes africains sont dans cet épatant recueil.

L'Anjou – Février 2023

BIBLIOGRAPHIE

Le cartographe des absences, de Mia Couto, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 2022.

En 2019, un cyclone a entièrement détruit la ville de Beira sur la côte du Mozambique.
Un poète est invité par l'université de la ville quelques jours avant la catastrophe. Il retrouve son enfance et son adolescence dans ces rues où il a vécu dans les années 70. Il va faire un voyage "vers le centre de son âme" et y trouver son père, un grand poète engagé dans la lutte contre la colonisation portugaise.

Il se souvient des voyages sur le lieu de terribles massacres perpétrés par les troupes coloniales. Il se souvient aussi de Benedito, le petit serviteur, aujourd'hui dirigeant du FRELIMO au pouvoir, de l'inspecteur de la police politique, des amoureux qui se sont suicidés parce que leur différence de couleur de peau était inacceptable, de la puissante Maniara, sorcière et photographe, et surtout de Sandro, son frère caché.
Les faits que l'enfant qu'il fut nous raconte sont terribles, le racisme, la bêtise coloniale, la police politique, la PIDE, les traîtrises.
Ce roman au souffle puissant peuplé de personnages extraordinaires à l'intrigue aussi rigoureuse que surprenante est écrit comme la poésie, que Mia Couto définit comme "une façon de regarder le monde et de comprendre ce qui habite une dimension invisible de ce qu'on nomme la réalité. Sans cette dimension poétique il est impossible de comprendre la vie". Un roman magnifique, dans l'ombre d'un cataclysme, le plus personnel écrit par l'auteur, l'un de ses meilleurs.

BIBLIOGRAPHIE

L'accordeur de silences, de Mia Couto, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 2012.
Prix littéraire de l'AFD - 2012

« La première fois que j'ai vu une femme j'avais onze ans et je me suis trouvé soudainement si désarmé que j'ai fondu en larmes. Je vivais dans un désert habité uniquement par cinq hommes. Mon père avait donné un nom à ce coin perdu : Jésusalem. C'était cette terre-là où Jésus devrait se décrucifier. Et point, final.

Mon vieux, Silvestre Vitalício, nous avait expliqué que c'en était fini du monde et que nous étions les derniers survivants. Après l'horizon ne figuraient plus que des territoires sans vie qu'il appelait vaguement "l'Autre-Côté". »

Dans la réserve de chasse isolée, au cœur d'un Mozambique dévasté par les guerres, le monde de Mwanito, l'accordeur de silences, né pour se taire, va voler en éclats avec l'arrivée d'une femme inconnue qui mettra Silvestre, le maître de ce monde désolé, en face de sa culpabilité.

Mia Couto, admirateur du Brésilien Guimarães Rosa, tire de la langue du Mozambique, belle, tragique, drôle, énigmatique, tout son pouvoir de création d'un univers littéraire plein d'invention, de poésie et d'ironie.

«Un roman picaresque, imaginatif et chatoyant par l'un des grands écrivains d'Afrique.»

OUEST-FRANCE

BIBLIOGRAPHIE

De la famille, de Valério Romão, traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues, éditions Chandeigne 2018.

Grand Prix de traduction de la ville d'Arles 2018

Un père fait revivre sa défunte épouse à travers son fils aîné qui se métamorphose de jour en jour. Un autre grossit outre-mesure sous les yeux à la fois émerveillés et terrifiés de sa femme et ses enfants. Un jeune homme au terrible destin s'interroge sur la profondeur des ténèbres qui l'assaillent.

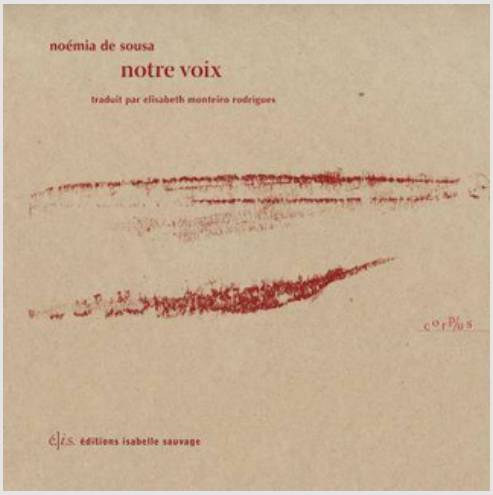
Dans ces onze nouvelles (qui n'auraient pas déplu à l'Argentin Julio Cortazar) oscillant entre le tragique et le fantastique, l'intimiste et le pathétique, le merveilleux et l'horreur, Valério Romão, auteur remarqué du prodigieux *Autisme* (finaliste du prix Femina étranger 2016), poursuit avec brio son exploration de la complexité de la nature humaine. Il ausculte d'une plume implacable et jubilatoire l'essence même des structures familiales qui tantôt enferme et aliène, tantôt exalte et sublime les passions humaines.

L'excellente traduction restitue la nervosité de l'écriture de Valério Romão, ses audaces formelles, ses passages impromptus d'une voix narrative à des voix rapportées.

Elle parvient également à transmettre avec talent l'amplitude de la phrase de l'auteur, à saisir son rythme, sa musique et sa faconde.

Jury du Grand Prix de la Traduction

BIBLIOGRAPHIE



Notre voix, de Noémia de Sousa
traduit par Elisabeth Monteiro Rodrigues
éditions isabelle sauvage, 2017.

"Lors de mon dernier séjour à Maputo, je m'étais mise en quête de l'un de ces livres introuvables dont l'existence pourtant connue finit par nous hanter : *Sangue Negro*, de la poétesse Noémia de Sousa, figure tutélaire de la négritude mozambicaine. *Notre voix*, écrit en 1949 alors qu'elle est âgée de 23 ans, ouvre ce recueil publié en 2001 par l'Association des écrivains mozambicains (coïncidence heureuse : ce livre revient aujourd'hui sur le devant de la scène avec une récente édition brésilienne). Son souffle et son rythme incantatoire nous transpercent d'emblée, nous invitant à déclamer avec elle."
Elisabeth Monteiro Rodrigues

Un texte-cri, exaltant, exalté, au souffle peu comparable servi sur CD par un travail vocal ajusté précisément à la portée de ce poème et à son titre : Notre voix
Jean Palomba, Terre à ciel

BIBLIOGRAPHIE

Autres traductions (choix) :

Lídia Jorge Misericordia Métailié 2023.
Mia Couto La cour des ombres illustrations Maya Mihindou, Project-îles, 2022.
Mia Couto Les sables de l'empereur. Métailié, 2020.
Claudia Andujar La lutte Yanomami. Catalogue d'exposition, Fondation Cartier, 2020.
Susana Moreira Marques Maintenant et à l'heure de notre mort DO, 2019.
Manuel Rui Oui Camarade ! Chandeigne, 2017.
Mia Couto Histoires rêvérées. Chandeigne, 2016.
Mia Couto Murer la peur. Chandeigne, 2016.
Mia Couto La confession de la lionne. Métailié, 2015.
Mia Couto La pluie ébahie. Chandeigne, 2014.
Mia Couto Poisons de dieu, remèdes du diable. Métailié, 2013
Mia Couto L'accordeur de silences. Métailié, 2011. Prix Afd 2012.
Mia Couto Le fil des missangas. Chandeigne, 2010.
Mia Couto Et si Obama était africain suivi de Luso-Aphonies. Chandeigne 2010.
Mia Couto Le dernier vol du flamant. Chandeigne, 2009.
Mia Couto Tombe, tombe au fond de l'eau. Chandeigne, 2005.

Le Monde, décembre 2022

Mia Couto, à Rome, en 2014. DAVID LEVENE/EYEVINE/BUREAU233

Le rêve mozambicain de Mia Couto

Depuis trente ans, l'écrivain creuse dans la mémoire, l'histoire et les silences de son pays d'Afrique australe, pour en extraire la matière de ses livres. Jamais tant, peut-être, que dans « Le Cartographe des absences ». Boussole

GLADYS MARIVAT

Mia Couto parle comme il écrit. A chaque question, l'auteur, né en 1955, au Mozambique, demande: *« Puis-je vous raconter une histoire ? »* Il serait fou de refuser tant son art de conteur fait la force des romans, chroniques et poèmes de cet ancien journaliste, également biologiste et professeur d'écologie à l'université de Maputo. Prenez l'incipit de *L'Accordeur de silences* (Métailié, 2011) : *« La première fois que j'ai vu une femme j'avais 11 ans et je me suis trouvé soudainement si désarmé que j'ai fondu en larmes. Je vivais dans un désert habité uniquement par cinq hommes. Mon père avait donné un nom à ce coin perdu : Jésusalem. »*

Le pouvoir d'évocation de son écriture, le foisonnement des récits et la pluralité des formes littéraires chez Mia Couto n'empêchent pas chacun de ses livres d'être habité par un lieu – le Mozambique – et par des thèmes obsédants, depuis son premier roman, *Terre somnambule* (Albin Michel, 1994) : la mémoire et l'oubli ; les fantômes, les silences et les guerres qui jalonnent l'histoire de ce pays d'Afrique australe. Son nouveau roman, *Le Cartographe des absences*, offre une porte d'entrée de choix dans l'œuvre de l'écrivain récompensé au Portugal par le prestigieux prix Camoes,en 2015, et tenu pour nobélisable.

Guerres

La vie de Mia Couto comme son œuvre sont indissociables du Mozambique et de son histoire. L'écrivain a 9 ans quand débute, en 1964, le conflit armé entre le Front de libération du Mozambique (Frelimo, communiste) et le Portugal, qui a commencé à coloniser le pays à la fin du XVe siècle, jusqu'à ce que l'indépendance soit proclamée, en 1975. Il constitue le cadre du *Cartographe des absences*. A propos de ce texte, sans doute son plus intime, Mia Couto confie au « Monde des livres » : *« Je vis une situation particulière, car j'ai vu naître mon pays, je suis plus vieux que lui. Mon pays m'a "écrit" en quelque sorte, et je l'ai moi-même accompagné dans sa lutte »* – notamment en tant que journaliste pour le Frelimo.

Deux ans après l'indépendance, en 1977, commence une guerre civile qui oppose le Frelimo au pouvoir et la guérilla de Résistance nationale mozambicaine (Renamo), d'orientation antimarxiste et soutenue par l'Afrique du Sud et les Etats-Unis. Elle dure quinze ans et fait un million de victimes. *« Au Mozambique, on ne disait ni "guerre" ni "civile"*, remarque-t-il. *On appelait ça une "agression armée", comme si cette guerre prenait racine en dehors du Mozambique. Nous avons toujours voulu échapper au mot "guerre". Mais, pour moi, les guerres commencent au moment où il apparaît évident que l'autre, par le nom qu'on lui ôte, cesse d'exister. Mon travail en tant qu'écrivain est de restituer l'humanité de cet autre. »*

Ce conflit imprègne une grande partie de la trentaine de livres de Mia Couto. Dans sa vaste fresque *Les Sables de l'empereur* (Métailié, 2020), l'auteur est remonté plus loin dans le temps en relatant la fin du règne de Ngungunyane, l'empereur de l'Etat de Gaza, dans le sud du Mozambique actuel, qui fut le dernier bastion de résistance aux Portugais. *« Je suis très stimulé par le passé*, reconnaît-il. *Car je sais qu'il est une œuvre de fiction construite par différentes voix, et par cette frontière entre souvenir et oubli. Dans le cas du Mozambique, je suis intéressé par l'écart entre la version des vainqueurs et la version des vaincus. Ces deux univers s'entrechoquent et, à la fin, c'est comme un livre vivant. »*

Absences

Le narrateur, Diogo Santiago, est l'alter ego de l'auteur dans *Le Cartographe des absences*. A l'instar de Mia Couto, ce poète insomniaque a la mémoire fluctuante. *« J'oublie de naissance*, avoue l'auteur. *Ce qui est excellent pour moi, car j'ai la sensation que les histoires que j'écris sont de vrais souvenirs. »* Il partage ce penchant pour l'amnésie avec son pays, qui lui donne du grain à moudre. *« Le Mozambique, comme tous les pays, est fait de mémoire et de souvenirs. Pour cette nation jeune, il est nécessaire d'oublier ce qui peut diviser. Dans mon roman, il y a l'intention d'oublier le massacre d'Inhaminga* [commis entre 1973 et 1974 par les troupes portugaises]. *Un pays est pour beaucoup une œuvre de fiction. Oublier que des Africains ont participé à l'esclavage, ou que 60 000 Mozambicains ont combattu aux côtés des Portugais pendant la guerre coloniale, est un choix que la nation a opéré pour créer un sentiment d'unité. La littérature est importante parce qu'elle ouvre une porte sur cet oubli, qui est toujours un mensonge. »*

Visions

Terre somnambule, La Pluie ébahie, La Confession de la lionne (Albin Michel, 1994 ; Chandeigne, 2014 ; Métailié, 2015)… : parce que son œuvre fait la part belle aux animaux et aux phénomènes climatiques, que la terre s'y déplace et que *« des femmes volantes traversent les cieux et, peu à peu, se confondent avec les étoiles filantes »*, on a rattaché Mia Couto au réalisme magique. A tort. Ses livres ne font que rassembler plusieurs manières de voir le monde. *« Les Portugais croient qu'après leur dernier soupir les gens montent au firmament. C'est l'inverse. Dans l'obscurité de la nuit, le ciel s'agenouille pour entrer dans nos rêves »*, peut-on lire dans *Le Cartographe des absences*.

« Ce qui est commun du nord au sud de ce monde qu'est le Mozambique est cette perméabilité entre les vivants et les morts, entre l'organique et l'inorganique », souligne l'écrivain. Mia Couto ne recherche pas seulement l'effet poétique. Il y a, chez lui, une authentique vocation à *« recueillir la version mozambicaine du passé »*, à restituer ainsi une part de l'identité du pays. Dans *Le Cartographe des absences*, l'expérience de la guerre est relatée au moyen des archives de la police politique portugaise au temps de la dictature de Salazar et à celui des danses et chants du peuple mozambicain par lequel celui-ci raconte ce qu'il a vécu.

Au quotidien, Mia Couto se trouve heureux d'habiter la frontière *« très riche »* entre l'Europe et l'Afrique, l'oralité et l'écrit, la science occidentale et la religiosité africaine. Il se souvient d'un jour où il était en mission en tant que biologiste, près du Limpopo. Il demande à une femme comment s'appelle ce fleuve. *« Ici, on l'appelle "L'Eau qui tombe enceinte" »*, lui répond-elle. Aux yeux du poète, ce nom est plus vrai que Limpopo, *« dans le sens où il contient les cycles de la vie »*. Il explique aussi que son métier de biologiste n'a aucun sens pour la plupart de ses compatriotes. En effet, le mot « nature » n'existe pas dans la trentaine de langues parlées dans le pays. *« Cela ne veut pas dire que c'est quelque chose qui manque. C'est seulement qu'il n'y a pas de distinction entre ce que nous sommes et ce qui est en dehors de nous. »*

Poésie

Mia Couto est venu à l'écriture par la poésie, en publiant son premier recueil en 1983 (*Raiz de Orvalho*, « racine de rosée », Caminho, 1999, non traduit). S'il considère le poète portugais Fernando Pessoa (1888-1935) comme son *« psychiatre »* et le cite plusieurs fois dans *Le Cartographe des absences*, c'est à son père qu'il doit sa première leçon de poésie. Alors qu'il devait surveiller les devoirs de son fils, le père, employé dans une station de chemin de fer, l'emmenait se promener le long des voies. Ensemble, ils ramassaient de petites pierres brillantes. Le père ouvrait ainsi pour son fils une fenêtre vers le rêve et la beauté, alors que le pays se désagrégeait, pendant la guerre de libération nationale.

En classe, Mia Couto passait déjà tout son temps à regarder le ciel. Une institutrice a ainsi noté sur son bulletin : *« Cet élève n'a jamais manqué, mais il n'a jamais été présent. » « Je dois à l'école d'avoir appris à ne pas être où je suis »*, dit-il amusé. Tombé précocement en *« état poétique »*, Couto n'a cessé, dans ses histoires, de rechercher la poésie, *« cette langue qui a préexisté à toutes les langues »*. Il porte toujours sur lui un petit carnet où il note les poèmes qui surgissent, le perd inévitablement et en achète un autre. *« Au début, il y a toujours un poème »*, déclare-t-il à propos de la genèse de ses livres. Car *« la poésie est comme une pluie qui nettoie le ciel, une façon d'organiser la pensée »*. ■

Le souvenir d'un massacre

SEULS ADRIANO SANTIAGO ET SON FILS, Diogo, sont présentés comme des poètes dans *Le Cartographe des absences*. Pourtant, la poésie est partout. Chez la vieille dame qui appelle les corps déterrés d'un charnier pour leur redonner une identité, dans le ciel annonciateur d'un cyclone ou encore dans les mots de la mystérieuse Liana Campos.

Petite-fille d'un agent de la police politique du dictateur Salazar (la PIDE), Liana a grandi loin des siens, dans l'ignorance de son héritage. Au début du roman, elle fonce sur Diogo, invité à l'université de Beira, sa ville natale, au Mozambique. Elle lui confie une boîte contenant des documents classifiés de la PIDE sur son père, Adriano, et cette phrase : *« Je suis en quête de ces récits comme un aveugle cherche le dessin de son propre corps. »* C'est le début d'une narration à tiroirs qui entrelace les archives et les chants, les souvenirs et les oublis. Tel celui du massacre d'Inhaminga, commis entre 1973 et 1974 par l'armée portugaise et dont Adriano Santiago, né au Portugal et engagé dans la lutte pour l'indépendance, a été le témoin.

A Beira, Diogo retrouve le *« centre de son âme »*, la mémoire de ce père torturé pour ses écrits, ainsi que Benedito, l'ancien serviteur employé par sa famille, devenu le chef du parti au pouvoir. Il se souvient de son enfance, du journal intime qu'il tenait à l'époque, de son cousin Sandro, parti pour le front…

Porté par une langue sublime, radical dans sa quête de vérité, *Le Cartographe des absences* est sans doute le chef-d'œuvre de Mia Couto. L'illustration du rapport intime que son œuvre tisse entre les passés, les expériences et les silences – des vainqueurs et des vaincus, de sa famille et de son pays. ■ GL. M.

LE CARTOGRAPHE DES ABSENCES
(O mapeador de ausências), de Mia Couto, traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 352 p., 21 €, numérique 13 €.
Signalons, du même auteur, la parution du Chat et le noir, *traduit du portugais par Bernard Tissier et Diogo Quintela, illustré par Stanislas Bouvier, Chandeigne, 40 p., 17 €.*

2 281100 859592

Hebdomadaire
T.M. : 744 846
☎ : 01 55 30 55 30
L.M. : 2 738 000
MERCREDI 17 AOÛT 2011

Télérama

L'ACCORDEUR DE SILENCES
ROMAN
MIA COUTO

L'envoûtement est immédiat. Personnages ferrugineux, découpés au scalpel. Décor apocalyptique, surgi de la paranoïa humaine. Mainmise du surnaturel, issu de la peur et du désir. Mia Couto a-t-il vu *La Nuit du chasseur,* de Charles Laughton ? A moins que ce ne soit son métier de biologiste, spécialiste des zones côtières à Maputo, au Mozambique, qui lui ait donné cette science de la survie en milieu fermé, cette connaissance des phénomènes de sécheresse humaine et de submersion des sentiments...

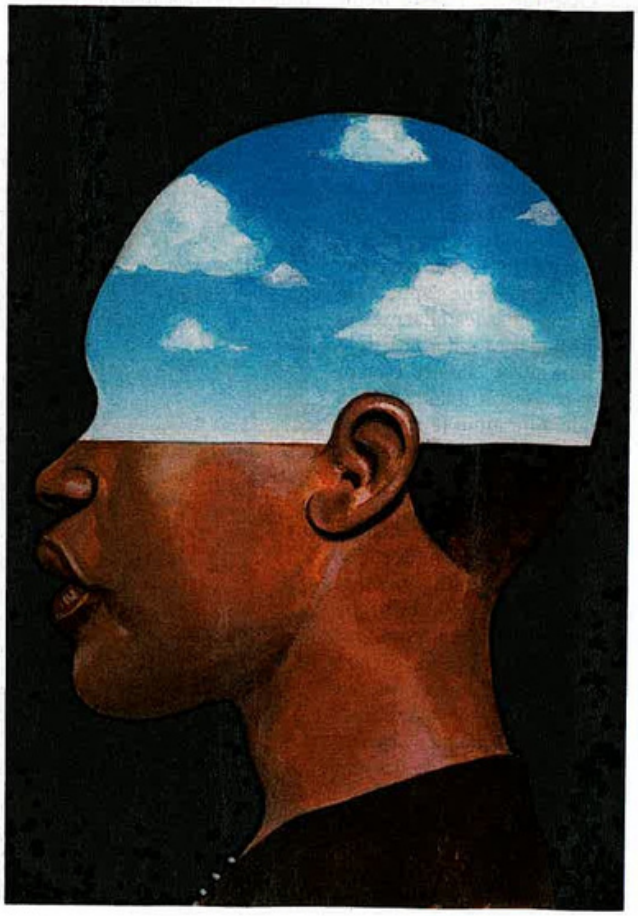
L'Accordeur de silences est un conte oppressant sur la tyrannie. Tyrannie qu'un veuf, Silvestre, exerce sur ses deux fils, qu'il fait grandir en huis clos au fin fond du Mozambique, dans une zone désertée par presque tous les animaux. Tyrannie d'un amour perdu, qu'une femme blanche traque jusqu'au fond de l'Afrique, faisant fi des moqueries que suscite ce *« mal de cornes »*.

Ces deux destins se croisent, sans artifice. Se superposent pour former un gouffre de souffrance. Seul l'œil du petit Mwanito, fils cadet de Silvestre, crépite de lumière et fait peu à peu le jour sur le passé trouble de chacun. L'enfant a pris l'habitude secrète de tenir son journal sur de microscopiques cartes à jouer, que le roman semble avoir battues, puis redistribuées dans la poussière rouge, pour mieux cerner les destinées.

Féerique et terrifiante, la nature qui les entoure est une pelote de lignes de fuite que Mia Couto (né en 1955) démêle au fil de scènes brèves, éblouissantes comme des songes. Baignade ensorcelée dans un fleuve limpide, capable de purifier comme de tuer. Envol affolé dans une rafale de vent, pour atterrir sur un cadavre. Pourquoi chaque tentative d'évasion ramène-t-elle au point de départ ? Pourquoi chaque course se résume-t-elle à un piétinement ? Parce que le vrai voyage est intérieur.

Mia Couto parle à hauteur d'enfant. Il chuchote au côté d'une conscience qui s'éveille, après onze ans de sommeil. L'accordeur de silences du titre, c'est Mwanito, doté d'un don exceptionnel : *« Je suis né pour me taire. Le silence est mon unique vocation. C'est mon père qui m'a expliqué : j'ai un don pour ne pas parler, un talent pour épurer les silences. J'écris bien silences au pluriel. Oui, car il n'est pas de silence unique. Et chaque silence est une musique à l'état de gestation. »* De l'endoctrinement carcéral prodigué par son géniteur, l'enfant va peu à peu scier les barreaux, grâce à son ouïe tranchante. Sa transparence lui permet de s'immiscer partout, pour saisir la vérité de la nature, de la guerre, du colonialisme, de l'adultère, de la misogynie, de l'amour. Aux aguets, le petit garçon capte la voix intérieure de chaque être. Remarquablement traduite par Elisabeth Monteiro Rodrigues, parfaitement accordée aux silences, celle de Mia Couto est sèche et cristalline. D'une pure splendeur. **MARINE LANDROT**

(Jerusalèm) Traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues | Ed. Métailié. 240 p., 19 €.



LE PROJET DE TRADUCTION

"Lors de ma résidence, je poursuivrai mon travail de traduction, initié en 2005, de l'œuvre de l'écrivain mozambicain Mia Couto en me penchant sur sa poésie qui, à ce jour, est inédite en français. Je me consacrerai plus spécifiquement à son recueil *Tradutor de chuvas /Traducteur de pluies* publié aux éditions Caminho en 2011 dont voici le poème éponyme.

Un foulard blanc
efface le ciel.

La parole de l'aile
va traduisant des pluies :
il n'y a pas d'adieu
dans l'idiome des oiseaux.

Le monde vole
seul le poète
tient compagnie au sol.

Ce sera l'occasion d'arpenter de nouveaux chemins poétiques et ce que Mia Couto appelle « cette autre langue que nous parlons avant même de naître ».

Mia Couto
Fils du poète Fernando Couto, Mia Couto est né au Mozambique en 1955 dans la ville portuaire de Beira. Encore étudiant, il s'engage aux côtés du Frelimo (Le Front de libération du Mozambique au pouvoir depuis l'indépendance du Mozambique le 25 juin 1975) dans la lutte pour la libération. Il devient journaliste, Mia Couto a été directeur de l'agence d'information du Mozambique, de la revue Tempo, et du journal Noticias de Maputo.

LE PROJET DE TRADUCTION

En 1983, il publie son premier recueil de poésie *Raiz de Orvalho* à l'Association des écrivains mozambicains.
Également biologiste, il se déplace régulièrement dans tout le Mozambique, cette connaissance étroite du terrain et ses rencontres avec ses habitants sont une source d'inspiration inépuisable.
Son œuvre composée de romans, de nouvelles d'essais et de recueils de poésie est traduite dans une trentaine de pays et elle a été couronnée de nombreux prix, le prix de la Francophonie en 2012 pour l'*Accordeur de silences* (Métailié), le prix Camões en 2013, le prix Neustadt en 2014.
Il a également été finaliste de l'Impac Dublin Literary Award et du Man Booker Prize en 2015. En 2020, il est lauréat du prix Michalski pour les *Sables de l'empereur* (Métailié.
Il se définit lui-même comme « un blanc qui est africain ; un athée non pratiquant ; un poète qui écrit en prose ; un homme qui a un nom de femme ; un scientifique qui a peu de certitudes sur la science ; un écrivain en terre d'oralité. »

RHIZOMES

arpenter les paysages humains

19 rue du Rosmeur - Douarnenez

www.rhizomes-dz.com

Contacts

rhizomes.dz@gmail.com
Anna : 06 32 66 90 96
Mathilde : 06 85 27 13 59
Louis : 06 58 44 48 02

Région Bretagne
Ville de Douarnenez
Ministère Culture Communication
Direction régionale des affaires culturelles Bretagne
Fondation un monde par tous
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature